

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9d., payable invariablement d'avance par tiers.

ÉTRANGER — 6s. 3d. (Affranchir.)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES:

Première insertion Scts. la ligne,
Insertions subséquentes 2 " "

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISSANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE.

Des sols tourbeux, marécageux, etc.

Dans toutes les parties du Canada il y a des terrains plus ou moins étendus, connus sous les noms de *tourbes*, de *savannes*, de *marais*, de *plaines tourbeuses*, etc. Ces terrains sont presque tous incultes et le seront encore longtemps si on ne réussit à persuader aux cultivateurs que ces terres peuvent être assainies et devenir très-fertiles. C'est ici le moment de répéter ce que nous avons dit dès le commencement : " Ce que d'autres ont fait nous pouvons le faire." Dans toutes les parties de l'Europe il y avait de ces terrains incultes, la Suède en était couverte aux trois-quarts, aujourd'hui ce pays se cultive dans toute son étendue, et ailleurs comme là ces terrains ont presque partout été convertis en terres cultivables et fertiles. Il ne faut donc pas se décourager à la vue de ces plaines marécageuses qui couvrent quelque fois le quart et même la moitié d'une paroisse entière, telles que celles de la Rivière-Ouelle et de St.-Henri de Lauzon, etc. Non-seulement il ne faut pas se décourager, mais de plus il faut se mettre courageusement à l'œuvre. Il sera d'autant plus facile d'arriver à un prompt succès que ces terrains appartiennent presque toujours à un grand nombre de cultivateurs. Que tous les propriétaires travaillent en commun, unissent leurs efforts et les moyens à leurs dispositions, et ils réussiront à lever toutes les difficultés. Ce qui doit encore les engager à mettre la main à l'œuvre, c'est que, outre la perte d'un terrain quelquefois assez étendu pour nourrir des milliers d'hommes et d'animaux, ces savannes sont presque toujours des causes permanentes d'insalubrité pour les localités voisines et exposent les champs d'alentour aux gelées. Pour aider ces propriétaires dans leurs travaux, après avoir dit quelques mots de la formation de ces terrains, nous donnerons les moyens de les assainir.

Question.—Qu'entend-on par sol tourbeux, marécageux, etc. ?

Réponse.—Ces sols ne sont rien autre chose que l'humus, c'est-à-dire qu'ils sont composés de débris végétaux.

Q.—Cet humus est-il aussi fertile que celui qui se forme dans les forêts par la décomposition des arbres ?

R.—La propriété et la valeur de l'un et de l'autre sont bien différentes. Les végétaux qui se décomposent à la surface de la terre, par l'influence de l'air, forment un humus d'une fertilité étonnante ; au lieu que ceux qui séjournent sous l'eau et qui constituent la *tourbe* sont impropres à la végétation de toutes plantes autres que celles que la nature y a fixées par exception.

Q.—Quelle est la couleur de ces terrains ?

R.—Les terrains tourbeux sont d'un brun noirâtre, les savannes ou plaines tourbeuses sont couvertes d'une mousse de couleur variée, mais où le jaune et le vert dominent.

Q.—Ces terrains ont-ils quelques autres propriétés qui les distinguent ?

R.—Ces terrains sont spongieux et élastiques, souvent même ils ne peuvent porter les hommes et les animaux. Ils s'échauffent et se refroidissent lentement ; on peut les reconnaître en été à leur fraîcheur, en hiver à une température plus élevée que celle des terres d'une autre nature. Ces terrains sont généralement très-profonds et souvent appuyés sur un sous-sol argileux.

Q.—Maintenant par quel moyen peut-on transformer les tourbières, les savannes, etc., en terrain labourable ?

R.—Différents moyens sont à notre disposition pour rendre ces terrains labourables. Mais avant tout, voilà ce qu'il ne faut jamais manquer de faire. Il faut égoûter ces terrains ; car ce qui les rend incultes c'est la présence de l'eau, qui empêche l'air d'y pénétrer et les débris végétaux de s'y décomposer : ainsi, si ces terrains étaient tellement au-dessous du niveau de tous ceux qui les environnent, qu'il n'y eût aucun moyen de donner cours à l'eau qui y séjourne, il faudrait renoncer à tout travail. Mais sur trente savannes vous en

trouverez à peine une qui se trouve dans ces tristes conditions.

Commencez donc par ouvrir un canal profond, faites lui traverser le terrain que vous voulez assainir, dans toute sa longueur ou sa largeur, suivant le lieu où l'écoulement pourra se faire le plus facilement.

Q.—Ce canal suffira-t-il pour assécher une grande étendue ?

R.—Non, sans doute ; aussi il faut faire en tous sens des fossés en aussi grand nombre que l'exige la quantité d'eau à transporter. Ces fossés doivent tous se jeter dans le conduit principal.

Q.—Quand par ce moyen on a réussi à opérer le dessèchement, que fait-on ensuite ?

R.—Quand on a réussi à opérer le dessèchement, on procède à l'amélioration de ce terrain. On peut y arriver de trois manières principales : 1^o On couvre la tourbière ou la savanne de terre végétale. On met sur toute la surface deux à trois pouces de sable, de gravier, de calcaire, de vase de mer ou d'argile. Cette quantité de l'une ou de l'autre de ces substances peut suffire pour transformer une tourbière ou une savanne en terre d'un très-bon rapport. Ce procédé sans être le plus avantageux est peut-être aussi le plus dispendieux. 2^o On bouleverse la surface avec une charrue, ensuite on répand sur cette surface bouleversée une quantité de chaux suffisante pour former une couche de l'épaisseur d'un pouce au moins. La chaux a pour effet assez prompt d'aider la décomposition des racines qui s'y trouvent agglomérées, et de détruire l'acidité et une substance huileuse qui sont le produit de la lente décomposition des végétaux. 3^o Voici le moyen le moins dispendieux qui pour cela n'en est pas moins efficace. On brûle le plus complètement possible les herbes qui y poussent. On donne un premier labour destiné à détruire les racines qui s'y rencontrent. Ensuite on réunit en tas ces racines avec la tourbe soulevée par la charrue, on les brûle quand elles sont suffisamment desséchées et on en répand également les cendres partout. Mais cette dernière opération ne devrait pas avoir lieu, si la tourbe ou la mousse avaient été consommées avec les herbes. Quand ce travail est accompli il faut encore labourer ce terrain, y mettre une petite quantité de chaux et un engrais raisonnable ; ensuite si on veut semer dès la première année, on laboure une troisième fois pour bien préparer ce terrain à recevoir la semence. Une tourbière ou une savanne ainsi amendée peut produire dès cette première année, non seulement des pommes de terre, des navets, etc., mais toute espèce de blés.

Q.—Comment ensuite conserver à ce terrain sa fertilité ?

R.—Le meilleur moyen d'entretenir sa fertilité est de continuer l'écoulement des eaux, de varier à propos les semences, de lui donner de loin à loin quelques fumures et aussi une faible quantité de chaux au bout de cinq ans d'abord, et ensuite tous les vingt et trente ans.

Q.—Qu'entend-on par marais salés ?

R.—En Canada comme en Europe, on entend par marais salés, ces terrains bas qui se trouvent le long de la mer ou des grands fleuves qui subissent ses marées. Ces terrains se

couvrent d'eau salée à la marée montante et s'imprègnent de sel.

Q.—Ces terres peuvent-elles être utilisées ?

R.—Ces terres peuvent devenir très-fertiles lorsqu'elles sont mises à l'abri des eaux marines par des digues. Mais dans le commencement de leur exploitation il convient d'y cultiver des plantes qui poussent facilement dans le voisinage de la mer, afin qu'elles dépoillent peu à peu le sol de l'excès du sel dont il est imprégné.

Q.—Quel usage peut-on faire du foin qui pousse sur quelques-unes de ces terres ?

R.—Tous les cultivateurs qui possèdent le terrain qui pousse ce foin connaissent parfaitement l'usage qu'ils doivent en faire et savent que cette nourriture est aussi saine qu'elle est succulente pour leurs animaux ; par conséquent nous n'avons rien à leur apprendre là-dessus.

Q.—La tourbe, la terre des marais et des savannes peuvent-elles être employées comme amendement dans les terres sablonneuses et calcaires ?

R.—Ces terrains peuvent fournir le plus excellent amendement pour les sables et les terrains calcaires, elles peuvent même devenir un engrais précieux ; si on a le soin de les mettre en tas, d'y mêler une petite quantité de fumier, ou de les arroser avec de l'urine tendue d'eau.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Les événements, à l'étranger, tendent de plus en plus vers une issue finale pleine d'appréhensions les plus redoutables. En Europe, le mazzinisme, c'est-à-dire le règne des sociétés secrètes, qui ont des affiliations dans tous les Etats, semble à la veille de venir à flot pour gouverner à sa façon cette société chrétienne dégénérée qu'on appelle la savante Europe, le centre de la civilisation et la plus belle partie du monde à tous égards. En effet, chacun y tremble sur son sort : le roi et l'empereur sur leur trône, le marchand derrière son comptoir, l'industriel et le manufacturier pour son coton ou ses machines, le financier pour ses placements, le peuple pour son travail de tous les jours, la famille pour la sécurité de la vie morale autant que pour les droits sacrés de la propriété, enfin toutes les classes sociales pour la garantie de l'ordre général ; sans quoi le genre humain arrive infailliblement à la barbarie ou à sa fin.

Un seul homme au milieu du chaos a la clef du mystère. C'est Pie IX. Il ne tient point cachée sous le boisseau la lumière dont il est le dépositaire. Il s'entoure de ses frères dans l'épiscopat. Il les confirme dans la foi et le combat. Par eux, il éclaire le monde entier ; mais les chefs temporels du monde ne le comprennent guères. Voilà pourquoi la société humaine est tant menacée.

Si les puissances du jour, perdues dans leurs conceptions diplomatiques, ne savent plus que faire pour

arrêter le flot révolutionnaire qui partout envahit leur territoire et leur dénomination ne se fussent jamais séparées du représentant de celui qui est à la fois la lumière, l'ordre et le salut du monde; ou bien encore, au moment même où éclate tant de menaces, si ces puissances savaient se rapprocher de ce représentant divin, le flot révolutionnaire n'eût jamais été à redouter, et aujourd'hui même il rentrerait dans son lit, combattu par toutes les forces saintes des principes et de l'autorité.

Que voyons-nous au contraire, dans les événements du jour de la part des puissances de ce monde? une chose d'abord bien triste, c'est de vouloir se passer de l'Eglise pour ramener l'ordre dans la société et dans les Etats. Malgré tant de mécomptes et de sang répandu, malgré les ruines morales et matérielles qui jonchent le sol et l'âme des peuples, on croit encore à l'efficacité des alliances, des protocoles, des traités, des congrès, des entrevues impériales et royales, des guerres héroïques, comme à tous les essais de tyrannie, à tous les stratagèmes de l'habileté diplomatique, ainsi qu'au prestige de l'éloquence ministérielle ou parlementaire. Pourtant, il serait temps de croire que le vrai remède n'est pas là, puisque le flot monte toujours et qu'il atteint les plus hautes têtes. Témoin cette Russie oppressive et si puissante que jusqu'à ce jour elle avait la main sur le monstre révolutionnaire, le tenant enchaîné à ses pieds. A la vérité, elle n'en a jamais compris ni la force ni la mauvaise nature; pas plus que ne l'ont compris les autres puissances européennes, mêmes les puissances catholiques. Tant que le monstre a paru n'en pas vouloir aux dynasties et à leur régime personnel, bon ou mauvais, l'on ne s'est point occupé s'il faisait du mal à d'autres intérêts; s'il pervertissait, par exemple, tous les principes de l'ordre social. Le roi ou l'empereur régnait, c'était suffisant. L'homme était sur le trône et les principes dans la boue. Aujourd'hui, nous sommes sur la voie de voir régner le contraire. Les principes montent, quoiqu'on dise et qu'on fasse. Ils sont sur le trône dans Pie IX, tandis que les monarches du jour signent leur déchéance du trône, de l'honneur et de la conscience en reconnaissant dans le prétendu royaume d'Italie la plus fragrante comme la plus humiliante violation de tous les principes. On s'excuse à la vérité, on fait des réserves, on stipule des *infinités*, on imagine même un *droit nouveau*, bref, on fait tout pour surprendre les instincts de la conscience, de l'honneur et de la dignité personnelle. En effet, le vol ici est de sa nature et dans ses circonstances si odieux! Il en coûte d'en affirmer crânement le droit. On aime mieux forger ce faux droit sur l'enclume des prétendues nécessités du temps et des faits accomplis.

Dans tout ce renversement des principes, ce qui reclame le plus de regrets, après le sort fait à l'Eglise et à toute l'Italie, c'est le rôle que la politique napoléonienne y a pris. Pour tout observateur de bonne foi, il demeure évident aujourd'hui que depuis le commencement du bouleversement italien jusqu'à ce jour, ni Victor-Emmanuel, ni Garibaldi, ni la Révo-

lution, ni les puissances schismatiques ou protestantes n'eussent amené l'état de choses actuel si l'appui diplomatique et militaire de la France napoléonienne n'y fut fatalement intervenu sous prétexte de chasser l'Autriche et de comprimer la Révolution. L'Autriche ou la France ayant pied en Italie, quelle différence de droit y a-t-il? Et quant à la Révolution, on voit assez aujourd'hui comment elle a été comprimée.—Il y avait le moyen adopté par l'Eglise de tout temps, et mis en œuvre et en lumière encore une fois par Pie IX et l'épiscopat catholique pour avoir raison de la Révolution; c'était de condamner et de combattre la Révolution, chacun selon ses attributions, l'Eglise par ses principes éternels et sacrés, les Etats par aucune connivence d'abord, puis, au besoin, par une surveillance et une répression active, ferme et puissante; ayant pour guide la lumière de ces principes éternels et sacrés. C'est ainsi que la société européenne eût été guérie, puis conservée et mise en état d'aller loin et vite dans les routes glorieuses du vrai progrès.

C'est donc une nouvelle tâche pour la politique du jour, en France, que la reconnaissance du royaume d'Italie par la Russie lui soit authentiquement attribuée. Déjà cette politique s'accommodait fort bien de la reconnaissance faite par toutes les grandes puissances protestantes; il ne restait plus qu'un ennemi formidable de Rome, l'orthodoxie de la Sainte Russie, et voilà que la *Fille aînée de l'Eglise*, la France très-chrétienne, amène ce nouvel ennemi parmi les amis des oppresseurs de sa mère. L'histoire aura peine à dire cela. Cependant, si l'histoire ne fait pas divorce, elle aussi, avec la vérité et la justice, il faudra bien qu'elle dise que la première puissance catholique de l'Europe, sous son chef actuel, a servi fatalement les intérêts et les passions de tous les ennemis de l'Eglise et de l'ordre social chrétien. Que la France soit un peu musclée aujourd'hui par son régime napoléonien, nul n'en doute. Voilà pourquoi il faut toujours distinguer entre la responsabilité du chef et l'assentiment réel ou non de la nation entière. Trop de faits héroïques, trop de documents illustres sont là en faveur de la bonne cause pour laisser croire un instant que la France partage les errements ou la peur des politiques qui la gouvernent.

On espère par toutes ces reconnaissances diplomatiques, disent ces politiques, en imposer tellement à la Révolution, en érigeant ainsi en une grande nation toutes les races italiennes, qu'elle perdra tout-à-fait contenance et rentrera dans son lit obscur et fangeux.

Il est trop tard!... La Révolution connaît également et vos vues actuelles pour la comprimer et vos avances d'autrefois pour la faire régner. Elle ne vous craint plus et elle ne vous a jamais aimés. A son tour, elle vous prend dans ses filets, ou plutôt dans ses serres, d'où vous n'échapperez qu'en rendant hommage aux principes proclamés par Pie IX, le seul sauveur possible aujourd'hui de la société chrétienne. Les papes à la vérité ont fait cette société; aux papes il incombe tout naturellement de la rétablir. Il n'y a qu'à les laisser faire.

Quant aux détails des misères que souffre l'Italie, ils sont toujours les mêmes : persécution religieuse et civile, cruautés envers les populations et les prisonniers, ruine des finances, malheurs de la guerre civile sur tous les points, industries, commerce et agriculture en souffrance générale ; puis la conscription ou l'enrôlement forcé pour combattre des concitoyens et des frères ; puis des scandales d'irréligion et d'obscénités à tout vent ; puis des représailles sanguinaires et des coups de couteau presque en permanence ; tel est, en abrégé, le tableau des douceurs politiques et sociales du nouveau royaume que la France et les puissances schismatiques et protestantes ont reconnu en Italie.— Cela durera-t-il ?—Non, assurément. Cette coalition de reconnaissances n'a rien qui doive inquiéter les catholiques. Victor-Emmanuel n'en devient pas plus fort ni plus autorisé dans ses usurpations ; parce que cinq à six puissances abusées ou effrayées lui prêtent un appui qu'elles n'ont pas le droit de lui donner. La Révolution qui veut absolument remplacer Victor-Emmanuel, et qui voit que cet appui est un obstacle et un retard de plus pour parvenir à ses fins, rugit, et amène au jour ses plans, ses hommes et ses cohortes. Garibaldi, aujourd'hui, est à ses ordres plus qu'à ceux de son roi galant homme. La fusion va s'opérer entre le héros des annexions et Mazzini, le chef de la république rouge et des sociétés secrètes. Ceci sera le mal par excellence. Il régnera quelque temps peut-être comme châtiment providentiel. C'est la pensée générale des meilleurs esprits et des plus saintes âmes ; mais son règne sera court. Ainsi le pense entre tous Pie IX, l'esprit le plus élevé et l'âme la plus pure du siècle. On peut s'y fier. Ce mal par excellence régnera encore comme le digne successeur en principes et en œuvres du régime piémontais qu'il veut tuer pour occuper à lui seul la place que ce régime lui a préparé. Tant pis, après cela, pour tous ceux qui, rois ou peuples, auront prêté la main au règne de ces deux régimes indissolubles dans leur esprit d'iniquité. La responsabilité sera grande ; et il eût été facile de la prévoir et de la prévenir. La Révolution avait déjà fait ses exploits dans le monde. A aucun d'en prétendre cause d'ignorance.

Laissons l'Europe et passons chez nous. D'étranges bruits tendent à nous inquiéter sérieusement s'ils se réalisent. L'Angleterre tiendrait peu à son plus beau joyau, le Canada, si celui-ci n'entre pas dans ses vues au sujet de la milice. Nous l'avons déjà dit avec tous les gens sensés, le Canada, doit à toute sorte de titres sa part d'hommes et d'argent pour sa propre défense. Cette part, il nous semble, ne peut mieux être définie que par notre Parlement canadien. Que l'esprit public se fasse juste et reconnaissant, et que notre Parlement serve d'interprète fidèle à cet esprit, nous ne voyons après cela quel autre moyen plus légitime nous pourrions prendre pour contenter la mère-patrie. Se saigner aux quatre membres pour lui prouver notre attachement serait une erreur digne des temps barbares. Monter sur le bûcher pour lui faire preuve d'affection, c'est un reste d'aveuglement sauvage

qu'elle ne saurait demander. Ainsi, confions-nous à la Providence. Soyons justes, encore une fois, reconnaissants et braves, et, quelque chose qui arrive, nous resterons sans reproche et sans peur.

Aux *Etats-Unis*, dénomination qui semble devoir perdre à jamais sa vérité, tant la désunion s'efforce de se maintenir et de triompher, les événements continuent de s'y opérer d'une manière aussi triste que contradictoire. Le Nord est toujours en voie de fâcheux revers. L'esprit public y souffre une altération visible. On s'en prend à tout le monde, surtout aux généraux, si le succès n'est pas en permanence. Le sacrifice des vies et du pécuniaire y devient exorbitant. On cherche à prix énorme des hommes pour les moissons, pour les manufactures, pour tous les besoins de la vie sociale. Et d'un autre côté, on établit le terrible impôt du sang par le moyen de la conscription. Mais peu mordant à l'appât, où sont donc ces légions de volontaires qui, dans les commencements, menaçaient comme un fléau de Dieu d'envahir et de ruiner tout dans le Sud ? Et comment et quand, là comme en Italie, cette tourmente finira-t-elle ? Et nous, qui sommes si près du volcan, qui nous préservera ?—Ayons confiance. Autrefois nos pères, et nous-mêmes, avons eu déjà nos temps difficiles. Soyons toujours fidèles au devoir et gardons les principes. Dieu est là pour nous continuer sa protection en tous nos intérêts, et surtout en des conjonctures et des complications qui peuvent nous devenir si fatales.

On lit à l'heure même dans les journaux que notre Parlement va s'assembler au sujet de la milice. Dieu veuille que l'esprit de parti ne prenne de là occasion de surgir de nouveau au grand détriment du pays et de la question elle-même qui mérite la plus sérieuse attention.

Dialogue sur le temps convenable à la coupe des céréales et du foin.

Nos interlocuteurs sont encore Paul et ses amis.

PAUL.—Mes amis, votre but en venant ici est sans doute de continuer nos entretiens sur quelques sujets utiles ; eh ! bien, quelle matière traiterons-nous ce soir ?

PIERRE.—Quant à moi je désire que nous nous entretenions de la récolte et des moyens de la bien faire. On entend dire quelquefois, par-ci, par-là, que les canadiens ne savent pas récolter et qu'ils perdent beaucoup de leur grain en le coupant trop tard. Pour moi je n'en sais rien, et je prends cela comme ça vient : mais vous, Maître Paul, vous devez en savoir quelque chose, et faites-nous le plaisir de nous dire ce que vous en pensez.

BAPTISTE.—On dit aussi que le foin serait meilleur et plus profitable si on le fauchait avant sa maturité, mais je vous avoue que j'ai de la peine à le croire, et il n'y a que vous, Paul, qui puissiez me faire changer d'opinion là-dessus, car vous avez la main si heureuse, vous réussissez si bien dans tous vos travaux, qu'on ne peut refuser de vous croire.

PAUL.—Le choix que vous venez de faire du sujet à traiter fait preuve de votre intelligence, et aussi du parti pris par vous de faire une guerre à mort aux anciens usages en tout ce qu'ils ont de condamnable. Avec un aussi bon vouloir, vous vaincrez toutes les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de l'agriculture et vous ferez des cultivateurs modèles.

Maintenant disons un mot de l'apparence de la moisson. Que vous promettent vos prairies et vos champs de céréales ?

BAPTISTE.—Ne m'en parlez pas ; la sécheresse a ruiné ma prairie et je n'aurai pas le quart de la quantité de foin que j'ai eu l'an dernier dans la même étendue de terrain. Et ce n'est pas seulement chez moi que le foin manque, mais partout dans les environs. On dit bien que les paroisses d'en haut et d'en bas ont plus de foin, mais le bien des autres ne m'enrichit pas. Partout on entend les gens se plaindre et se lamenter. Je ne vois qu'une seule exception et vous la connaissez mieux que tout autre.

PAUL.—D'abord je dois vous dire qu'on a tort de se plaindre, car Dieu nous donne toujours plus qu'on ne mérite ; ensuite au lieu de passer son temps à se lamenter on ferait bien mieux de prendre les moyens de détourner les effets de la sécheresse. Tant qu'on conservera le système de culture en usage aujourd'hui dans nos campagnes, on aura à se plaindre, tantôt de la sécheresse, tantôt des pluies trop prolongées, etc., etc. Vous avez signalé mon champ comme faisant exception à la règle générale : tous les cultivateurs auraient des prairies aussi riches que la mienne s'ils avaient traité leur terre comme j'ai traité la mienne. Comme vous le savez, depuis plusieurs années déjà, mes champs sont améliorés par un labour profond, par des engrais variés et abondants et par le drainage. Voilà le secret de la différence qui existe entre nos prairies. Faites comme moi et vous conserverez la fraîcheur à vos terres même dans les grandes sécheresses.

Tout en vous plaignant voici le conseil que j'ai à vous donner. Vous avez peu de foin, il faut donc n'en rien perdre, mettre tout à profit. Eh ! bien, pour mettre tout à profit voilà ce qu'il vous faut observer strictement : n'attendez pas pour faucher votre foin qu'il soit complètement mûr. De plus, quand il est abattu, laissez-le exposé à l'air et au soleil le moins que vous pourrez. Quand il est clair et en petite quantité vous y gagnerez à le laisser en aubaines le premier jour de sa coupe et à ne l'étendre que le second jour après la chute de la rosée, et pour quatre à cinq heures seulement.

Quand après avoir fauché une certaine quantité de foin, vous apercevez l'orage qui se prépare, suivez alors le conseil du dernier numéro de la *Gazette* :—Entrez votre foin, salez-le et attendez le beau temps pour le faire sécher ; ou si vous ne pouvez le rentrer mettez-le en mufon. Ayez un soin particulier du trèfle. Prenez garde que la pluie et une trop longue exposition au soleil ne le dépouillent de ses fleurs desséchées, et ne fasse de la tige une substance sèche et sans saveur ; car alors il perdrait une grande partie de ses qualités nutritives.

PIERRE.—Jusqu'à présent j'ai toujours cru que le foin parfaitement mûr et desséché par une exposition de trois jours à

un soleil ardent était plus recommandable ; cependant j'ai remarqué que votre pratique différait de la nôtre et qu'avec la même quantité de foin vous nourrissez un plus grand nombre d'animaux que nous. Cette année je serai plus sage et de plus si je puis me procurer un *coupe-paille*, je bacherai tout mon foin, car je m'aperçois que c'est le moyen de n'en point perdre un brin et de le rendre plus profitable.

PAUL.—Je vois que vous êtes décidé à tout faire pour mettre à profit le peu que la Providence vous a ménagé ; avec de semblables dispositions, n'en doutez pas, avec la moitié moins de fourrage vous nourrirez aussi bien et même mieux le même nombre d'animaux que l'an dernier.

Maintenant êtes-vous satisfaits de l'apparence des céréales, croyez-vous que la récolte sera suffisamment abondante ?

BAPTISTE.—La sécheresse nous a menacé pendant un mois et plus d'une disette à nous casser les dents, et de toutes parts nous entendions ce cri désespérant : " Nous allons tous mourir de faim l'hiver prochain ; nos grains ne vaudront pas la peine d'être coupés." Mais le bon Dieu l'a éloignée à temps, et aujourd'hui nous sommes pleins d'espérance.

PAUL.—Voilà encore une preuve que l'homme ne sait jamais ce qui lui convient ; il se lamente à l'apparence du danger, il craint la famine quand l'abondance est à sa porte. Aujourd'hui déterminons-nous donc à toujours espérer de la libéralité de notre père céleste : et soyons persuadés que ses dons seront toujours plus abondants que nos mérites.

PIERRE.—Chacune de vos paroles va à nos cœurs, et change le plus mauvais vouloir. Comme vous, nous améliorons nos champs, nous prendrons les moyens d'éviter les effets désastreux de l'humidité et de la sécheresse. Maintenant voulez-vous nous dire comment nous devons faire nos récoltes ?

PAUL.—Mes bons voisins, lorsque vous entrez dans vos champs pour y moissonner, voici quel doit être votre but : votre travail doit se faire de manière à obtenir le grain le plus parfait et rendant la plus grande quantité de farine ; la paille la plus belle, la plus substantielle comme fourrage, la plus abondante possible pour servir de litière à vos animaux. Ce but est-il toujours atteint ? Vous le savez, le plus souvent il ne l'est pas. Quelle en est la cause ! elle est évidente pour tout observateur intelligent. On coupe, en général, les blés trop mûrs. Faites-en l'expérience et vous reconnaîtrez sans peine que le grain coupé huit à dix jours avant sa parfaite maturité, est plus gros, contient moins de son, est moins vitreux, risque moins de s'égrener, donne en un mot une meilleure farine et en plus grande quantité. Ainsi tous ceux qui coupent leurs grains le plus tard possible dans le but d'obtenir une meilleure farine se trompent donc grossièrement.

BAPTISTE.—Je voulais vous demander quelle est l'époque exacte à laquelle nous devons moissonner, mais il se fait tard et ce serait abuser de votre indulgence que de pousser plus loin nos investigations. Nous continuerons ce sujet à notre première entrevue.

(A continuer.)

Association Agricole.

Il y a quelques semaines nous citons, entre plusieurs autres paroisses, celle de Ste. Famille, de l'Île d'Orléans, comme un modèle de bon vouloir en faveur de l'agriculture; depuis nous avons appris que la *Gazette des Campagnes* y est lue dans toutes les familles, deux ou trois exceptées: mais aujourd'hui nous avons à citer un fait qui prouve plus que tout le reste.

Comme nos lecteurs le verront plus bas, cette paroisse a formé une société dans le but très-louable d'aider un ou plusieurs enfants de la localité à venir étudier l'agriculture à Ste. Anne. Celui qui a conçu cette idée, et qui a travaillé aussitôt à la mettre à exécution, ceux qui dociles à une voix si bien inspirée, se sont empressés de faire le sacrifice qu'on exigeait d'eux; tous méritent à un haut point les éloges de ceux qui savent le prix de la science agricole.

Le fait de cette paroisse a une trop haute portée pour demeurer isolé. Nous l'espérons du moins, cet exemple sera bientôt suivi par un bon nombre, si ce n'est par la presque totalité des paroisses du Bas-Canada. D'ailleurs voici une autre considération qui doit avoir un grand poids aux yeux de tous les hommes bien pensants: La corporation du Collège de Ste. Anne s'est imposé, vu ses ressources restreintes, de lourds sacrifices pour procurer à la jeunesse canadienne un établissement spécialement destiné à l'enseignement agricole; comment pourrions-nous ne pas reconnaître ces sacrifices, faits uniquement dans l'intérêt de la classe des cultivateurs. Secondons les nobles et patriotiques efforts du collège, alimentons une institution destinée à produire les plus heureux résultats et à répandre la richesse ou du moins l'aisance dans toutes nos campagnes et nos villes.

Reconnaissant que nos paroles sont impuissantes à créer le mouvement que nous désirons, nous invitons tous nos confrères de la presse à nous venir en aide, à prendre cette cause en mains, à la défendre avec toute l'habileté qu'ils apportent d'ordinaire dans les discussions politiques ou autres, et cette cause, si elle n'est entièrement gagnée, fera du moins un grand pas, et ses promoteurs auront bien mérité de leurs concitoyens.

Association d'Éducation Agricole

de la Paroisse Sainte-Famille, Île d'Orléans,

SOUS LE PATRONAGE DE

M. HON. JOSEPH CAUCHON.

But de l'association.—Fournir aux enfants de la paroisse Sainte-Famille, Île d'Orléans, le moyen d'entrer à l'école d'agriculture de Ste. Anne de la Pocatière.

Membres de l'association.—Toute personne contribuant à former la caisse de l'association, moyennant trente sous par année, payable au mois de juillet.

Officiers de l'association.—Un président, un vice-président, un secrétaire-trésorier et deux collecteurs.

A une assemblée générale des membres de l'association d'éducation agricole, dûment convoquée et tenue en la salle de l'école de la dite paroisse Sainte-Famille, ce vingtième jour de juillet, mil huit cent soixante-deux, ont été élus unanimement, président, le Révd. M. F. X. Méthot, prêtre; vice-président, M. F. Xavier Gagnon, commissaire d'écoles; secrétaire-trésorier,

M. Joseph Prémont, instituteur; collecteurs, le Seigneur Alexandre Poulin et M. Basile Marceau, commissaire d'écoles.

Après quoi l'assemblée se dispersa.

(Attesté) J. PRÉMONT, (Signé) F. X. MÉTHOT, Prêtre,
Prés. A. E. A.
Sec.-Trés. A. E. A.

La "Revue Agricole."

Nous voyons avec peine qu'un journal d'agriculture de Montréal, qui a déjà publié des rapports sur l'établissement agricole de Ste.-Anne, et qui ne peut ignorer que cet établissement est entièrement séparé du collège, s'obstine cependant à faire croire au public que ces deux institutions sont unies, et que l'enseignement agricole se donne dans le collège même. Nous sommes loin de soupçonner la bonne foi de notre confrère, mais nous aimerions à le voir plus attentif.

Encore une fois, voilà toute la part que le collège a prise et prend encore dans cette institution. Il s'est imposé des sacrifices pour bâtir la maison où se donne l'enseignement sur l'agriculture; il met à la disposition des professeurs et des élèves, ses livres, ses journaux agricoles; il permet que ses champs servent aux expériences nécessaires à l'intelligence des mêmes élèves, et voilà tout. Le directeur, le professeur, etc., résident dans cette maison et donnent tout leur temps à ceux qu'on confie à leurs soins.

Ainsi la *Revue Agricole* induit donc ses lecteurs en erreur quand elle s'exprime comme suit: "Rév. F. Pilote, Professeur d'agriculture, au collège de Ste.-Anne, Kamouraska." Il y a dans ces quelques mots d'autres incorrections que nous n'avons pas le temps de relever. Dans notre prochain numéro nous nous occuperons encore de la *Revue Agricole* qui a eu la honte de s'occuper de nous d'une manière toute spéciale, sinon gentille.

RECETTES AGRICOLES.

Moyen facile d'extraire les corps qui s'introduisent dans les yeux.

Voici un moyen bien simple pour extraire, sans le secours d'aucun instrument, les petits corps étrangers qui s'introduisent si souvent sous la paupière, et où ils déterminent toujours une sensation bien désagréable et qui devient quelquefois une véritable douleur. Ce moyen est bien supérieur à celui en usage et qui consiste à renverser la paupière, à passer au-dessous une bague ou tout autre objet semblable, ce qui ne fait qu'irriter l'œil souvent sans résultat. Voici ce nouveau moyen:

Saisissez la paupière près de ses extrémités avec le pouce et le premier doigt de l'une et l'autre main, attirez-la légèrement en avant et abaissez-la aussi bas que possible sur la paupière inférieure; maintenez-la ainsi pendant une minute environ, en ayant bien soin d'empêcher la sortie des larmes. Ce temps écoulé, aussitôt que vous laisserez la paupière supérieure reprendre sa position, des larmes abondantes entraîneront le corps étranger; et vous le trouverez sur la paupière inférieure ou sur la joue, et vous voilà guéri.

Nouveau remède contre les piqures des insectes.

Nous avons déjà indiqué une recette bien efficace contre les piqures des insectes; en voici une autre qui, sans agir aussi efficacement, est d'une plus facile exécution:

S'il vous arrive d'être piqué par une guêpe, un bourdon, une abeille, etc., prenez quelques feuilles de trèfle rouge, froissez-les dans vos mains, frottez-en ensuite la partie atteinte et la douleur diminuera assez promptement.

VARIÉTÉS.

MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ

A LA GUYANE FRANÇAISE.

Deuxième partie—LE CHEMIN DU MALHEUR—(Suite)

« Comment vont nos chers enfants ? lui demandai-je. — Ils sont ici et tu les verras demain. — Oh ! non, m'écriai-je épouvanté, ne les amène pas. — Pauvres petits, ils seraient si désolés, ils désirent tant voir leur père ! je t'en prie, laisse-moi les conduire ici. » Je me cachai le visage dans les mains ; ils me verront demain, pensai-je, ils trouveront leur père dans un cachot et ils rougiront de moi. — « Ce sera pour eux un bonheur, ils le désirent si vivement, » continua-t-elle comme si elle devinait ma pensée. Le geôlier s'était retiré, il n'avait pas le temps d'attendre ; pour éviter la surveillance il enferma Henriette dans ma prison. Elle s'assit près de moi sur la paille qui me servait de lit, et là ses mains dans les miennes, souriant à travers ses larmes, elle me conta ses infortunes. On lui avait dit que dans la terrible nuit j'avais reçu une balle dans la poitrine ; elle m'avait pleuré comme mort. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que je le fusse réellement ! Ce n'est que plus tard qu'elle a appris que j'étais arrêté. Je vis qu'elle ignorait mes crimes, mais elle me croyait compromis légèrement. Georges ne lui avait évidemment rien dit de l'incendie. — Tu sais, me dit-elle, que des scélérats ont essayé de brûler la maison de mon frère ; heureusement il n'y a eu que le hangar de perdu. — Merci, mon Dieu ! m'écriai-je. Elle me serra la main pour me remercier de l'intérêt que je portais à sa famille et continua à causer. Je lui demandai ce qu'elle comptait faire ? — Rester auprès de toi. — Mais de quoi vivras-tu ? — Je travaillerai, j'y suis accoutumée. — Et puis ? — Et puis, nous retournerons à la campagne quand tu seras libre, et nous reprendrons notre vie d'autrefois. — Notre vie d'autrefois, cette parole me fit mal ; notre vie d'autrefois quand le bague me réclamaient, l'échafaud peut-être ! Au moment de me quitter, elle tira de son sein une petite médaille, qu'elle portait depuis le jour de sa première communion. — Veux-tu me faire un grand plaisir ? me dit-elle en me la présentant, c'est l'image de la protectrice des affligés : nous avons bien besoin qu'elle soit avec nous. Je mis la médaille à mon cou, je la sens sur ma poitrine, elle y restera tant que mon cœur battra.

Chaque jour j'écrivais mon journal ; la page que je viens de lire est toute trempée de mes larmes, je la copie sans y rien ajouter :

Prison, 27 décembre.

Ils viennent de me quitter. Chers et malheureux enfants ! que vos larmes m'ont fait de mal, mais que votre amour est doux pour moi ! Ils m'ont vu ici, je leur avais donné le mauvais exemple, ils ont été témoins de mon châtiement : puissent-ils ne pas l'oublier ! Lorsque plus tard des faux amis voudront les entraîner au mal, qu'ils se souviennent de leur père enfermé dans un cachot obscur, des pleurs de leur mère, du bruit lugubre des clefs, des portes se fermant derrière eux.

C'était la première fois qu'ils pénétraient dans une prison. La frayeur était peinte sur leur visage, l'air lourd de ma cellule semblait les étouffer. La petite Marie poussait des cris ; quand j'ai voulu l'embrasser, elle s'est cachée dans le sein de sa mère ; j'ai essayé de la rassurer, mais elle regardait d'un air effaré sans vouloir quitter son refuge. De sa petite main elle me tirait par ma blouse en répétant : Allons-nous-en, père, allons-nous-en bien vite, avant que le vilain homme ferme la porte. Henri et Joseph avaient moins peur, mais leur cœur battait bien fort. Joseph s'est précipité à mon cou en répétant : Mon père, mon père ; il n'a pu rien dire de plus. Ma femme sanglotait, Henri pleurait aussi, et semblait comprendre mon malheur.

Voici une nouvelle année qui commence. Quel sera notre sort à tous ? On parle de nous transporter au-delà des mers dans des îles sauvages ; j'aime mieux cela que d'aller passer la fin de mes jours dans un bûche à traîner le boulet. Le châtiement sera moins humiliant, du moins je ne risquerai pas d'être reconnu à chaque instant par des gens qui autrefois étaient mes amis, et qui

s'écarteraient de moi avec horreur. Henriette croit toujours que je serai acquitté, elle a fait dire ce matin une messe pour le bonheur de la famille. Après la messe elle m'a amené mes enfants pour me souhaiter une bonne année. Hélas ! pour moi le temps du bonheur est passé, pour eux aussi, et par ma faute. Elle m'a apporté une corbeille de linge. Le mien était en lambeaux. — « Vois donc, m'a-t-elle dit, ce que Joseph et Henri ont mis là pour toi, c'était un paquet de tabac et une pipe ; ils l'ont acheté de leur argent, ces bons petits, et pour pouvoir te faire ce cadeau, ils ont vendu leur beau lapin qu'ils aimaient tant. — Et toi, mère, tu as bien vendu la croix pour payer le linge. » Je les ai serrés tous les trois sur ma poitrine. — « Ainsi il ne vous reste plus rien du temps où nous étions heureux ? — Oh ! si, s'est écriée Henriette, j'ai gardé le souvenir le plus précieux pour moi, » et elle m'a montré sa bague de fiancée. Oh ! mon Dieu, si ma prière monte jusqu'à vous, récompensez-les de tant d'amour !

Quelques jours après, Henriette vint me voir, elle paraissait tout heureuse. — Bonne nouvelle, s'écria-t-elle, je pourrai rester tout le temps du procès à Draguignan, j'ai trouvé de l'ouvrage et le directeur de la prison m'a promis une bonne chambre pour toi. — Qui t'a donné du travail, chère amie ? — La providence des malheureux. — Je ne suis pas plus avancé. — Comment ! tu ne devines pas ? — Non, vraiment. — Eh bien ! alors je vais te le dire, les religieuses Carmélites. J'avais si souvent déclamié contre les religieuses en général, et surtout contre les religieuses cloîtrées, que je ne pus retenir un mouvement d'humeur. — Il me semble que ces Carmélites pourraient bien travailler un peu au lieu de faire leur ouvrage par des personnes plus occupées qu'elles. — Encore injuste ! me répondit Henriette en me frappant doucement sur l'épaule. Sais-tu que tu les calomnies, ce sont de saintes filles. — Saintes, je ne dis pas, mais utiles à qui ? A qui ? mais à nous d'abord, puisque sans elles je n'aurais pas pu rester près de toi. — Puis à tous les autres. — Bien, alors mettons : très-saintes, très-utiles et surtout très-paresseuses. — Dieu du ciel, paresseuses ! veux-tu que je te conte ce que j'ai vu ! — Conte, si ça te fait plaisir. — Eh bien ! tu sauras que derrière ces hautes murailles, ces saintes filles, parmi lesquelles il y en a de très-riche qui auraient pu dormir chez elles la grasse matinée et passer le reste du jour à faire et à recevoir des visites, ne se donnent pas un moment de repos. On croit généralement, et moi-même j'en étais persuadée, qu'elles ne s'occupent qu'à préparer des confitures et à les manger, à babiller et à se promener. Je les ai vues de près et mes idées ont bien changé. Eté comme hiver, vêtues de laine et les pieds nus, elles dorment sur les planches, comme des soldats au corps de garde, se lèvent au milieu de la nuit pour prier, ne mangent jamais de viande, font pénitence pour ceux qui oublient que la vie n'est pas faite seulement pour se réjouir. Crois-tu que ce soit là une vie bien douce ? — Douce, je ne dis pas, mais le travail ? — Attends, attends, je n'ai pas encore fini ; après la prière, le travail. Les unes font la cuisine, lavent le linge, préparent des remèdes, cultivent le jardin, effilent de la charpie pour les blessés ; les autres brodent des ouvrages pour les loteries en faveur des indigents, consent, taillent, apprennent aux petites filles à lire, à écrire, à aimer Dieu, et à honorer leurs parents. Chacune a sa tâche marquée et la fait en conscience. Quand j'ai visité leur couvent, je me suis rappelé nos jolies ruches d'autrefois. Les sœurs qui ne sont pas cloîtrées partent chaque matin pour rapporter à la communauté, étoffes, fil, laine, tout ce qui est nécessaire. Les sœurs cloîtrées se partagent la besogne. Mais dans les ruches, les abeilles ne travaillent que pour elles. Dans les couvents, les religieuses travaillent pour les autres : voilà la différence. Puis, comme disait notre curé, les clochers de ces chapelles où de saintes filles prient nuit et jour sont comme des paratonnerres qui arrêtent la colère de Dieu, lorsqu'il veut frapper les crimes de ceux qui l'oublient. Je laissai aller Henriette jusqu'au bout : — « Tu as toujours raison et moi toujours tort, » lui dis-je. Elle me remercia par un sourire, et me raconta avec quelle bonté la mère l'avait reçue et consolée. Toutes mes idées étaient renversées. Moi, qui avait cru et répété dans de beaux discours si applaudis à notre club, que les couvents de femmes ne sont que des nids à paresseuses, qu'il est urgent de les abolir, il se trouve qu'au contraire ce sont des greniers d'abondance où chacun va chercher sa part en temps de disette, des ateliers de confection

pour les pauvres, des maisons d'éducation gratuite pour leurs enfants, de vrais phalanstères où chacun travaille, non pas d'après ses idées, mais d'après ses talents ; des républiques modèles, dont la seule loi est l'amour de Dieu et du prochain. Si les philanthropes rêveurs et les prédicateurs de communisme n'étaient pas si ignorants et si opiniâtres, ils verraient que ce qu'ils cherchent est trouvé depuis longtemps. Ils peuvent bien détruire les couvents, mais ils ne les remplaceront jamais.

Un dimanche, j'avais témoigné le désir d'entendre la messe ; vers huit heures un des geôliers vint me prendre, et me conduisit à la place réservée aux prisonniers. L'aumônier nous adressa un petit discours bien en rapport avec son auditoire et le lieu où nous nous trouvions. Il compara la prison à la terre, qui aussi est un lieu d'exil, où nous traînons la chaîne de nos péchés. C'est un lieu d'expiation, nous dit-il, où nous ne devons songer qu'à nous purifier de nos fautes, pour pouvoir rentrer dans la vraie patrie, où nous attend le bonheur. Il était ému, et sa voix pleine de larmes nous allait au cœur. Rien ne dispose mieux à la religion que le malheur : plusieurs prisonniers pleuraient. Antoine et l'instituteur avaient refusé d'assister à l'office, mais j'y vis plusieurs de mes complices ; ils paraissaient pour la plupart se repentir sincèrement, et priaient avec ferveur. Au moment où je franchissais la porte de la chapelle, une main se posa sur mon épaule. — « Bientôt le grand jour, me dit François le vigneron, Dieu nous soit en aide. » Je ne pus en entendre davantage. — « Par ici, me dit le porte-clefs, au moment où je voulais tourner un petit escalier qui conduisait à mon cachot, et il me fit suivre un long corridor, au bout duquel il tira les verrous d'une porte garnie de fer. — Vous vous trompez, ce n'est pas ici. — Je ne me trompe pas, répondit-il, vous êtes changé, et il ouvrit la cellule. » Il faut avoir été, pendant plusieurs semaines, privé d'air et de lumière, pour comprendre le bonheur que j'éprouvai en prenant possession de mon nouveau logement. Un clair rayon de soleil éclairait les murs, je trouvai là une chaise de paille, une table de bois blanc et un lit. Ce mobilier me parut somptueux ; sur ma table mon journal était ouvert à la dernière page, un panier recouvert d'une serviette posé dans un coin. Le geôlier, debout sur le seuil de la porte entr'ouverte, semblait jouir de ma surprise et de mon bonheur. — « A qui dois-je cette jolie chambre ? lui demandai-je. — Dame, répondit-il, j'ai promis de ne pas vous le dire, mais voici qui pourra vous l'expliquer ! et s'écartant il ouvrit brusquement la porte toute grande. Henriette et les enfants se jetèrent dans mes bras. — Je l'avais deviné, m'écriai-je, en les embrassant avec transport. — Nous avions voulu te ménager une surprise, l'aumônier était du complot, et le directeur s'est montré bien bon. C'est lui qui a choisi cette chambre, il nous a assuré que d'ici on peut voir la campagne. — Henri prit la chaise, l'approcha de la fenêtre, et s'appuyant sur les barreaux, grimpa jusqu'à la grille. — C'est vrai, c'est vrai, je vois les champs, et là-bas une grande montagne qui a la forme d'une couronne. » Pendant ce temps, Joseph avait débarrassé le panier de son enveloppe et déposé le déjeuner sur la terre. Henriette, les manches relevées, rangeait verres et assiettes, malgré l'aide de la petite Marie qui, voulant absolument aider sa mère, ne faisait que tout déranger. Un moment nous oubliâmes la prison : le soleil était si clair, le ciel si bleu ! les moineaux s'ébattaient au bord du toit, comme s'ils eussent aussi célébré une fête ; les enfants babillaient, Henriette était presque gaie : pendant deux heures je fus heureux.

Quand ils m'eurent quitté, que le soleil en s'élevant eut cessé de pénétrer dans ma petite cellule, je sentis peu à peu le chagrin descendre et s'épaissir comme une ombre le soir. J'approchai la chaise de la fenêtre, et j'y regardai la campagne. Nous étions en mars, les arbres commençaient à étaler leurs feuilles, les blés couvraient les champs d'un vert tapis. Au-delà commençait une chaîne de montagnes bleuâtres que dominait, comme un géant, une montagne en forme de couronne, dont les pointes blanches de neige étincelaient sous le soleil. C'était la montagne de l'Abeille. Au bas du versant opposé commençait la plaine du Var, toute semée de villages et de blanches maisons. De ce sommet que j'avais gravi tant de fois, on pouvait compter dans les prairies les troupeaux de la ferme des Aulnaies, voir fumer le toit de notre mazet, entendre la cloche de Rouciéras.

« Quel bonheur si j'étais libre de me promener avec ma

famille, sur le bord du grand lac ou dans le plant des oliviers. Je lui montrerais la garance soulevant doucement la terre pour s'épanouir au soleil, les violettes embaumées cachées sous les buissons. » Hélas ! tout cela n'est plus à moi. Je restai longtemps le front appuyé contre la grille de fer, regardant et pensant ; mon corps seul était captif, mon âme avait franchi les années et l'espace, je rêvais de ma jeunesse. Le bruit sourd de la crosse d'un fusil résonnant sur le pavé, m'éveilla comme en sursaut. En même temps une voix rude me cria de me retirer de la fenêtre. J'obéis. L'intérieur de ma chambre, qui m'avait tant charmé le matin, me parut plus sombre que mon ancien cachot. Je n'étais qu'à deux pas du bonheur, et ces deux pas, il n'était plus en mon pouvoir de les faire.

Une semaine s'était écoulé depuis que j'habitais ma nouvelle cellule. Henriette venait me voir tous les deux jours, elle apportait son ouvrage, et notre temps s'écoulait dans de douces causeries. Quelquefois je lui lisais les livres que me prêtait l'aumônier. Les jours où j'étais seul, je lisais et j'écrivais mon journal, ou bien je regardais cette montagne de l'Abeille posée comme une barrière entre ma vie d'autrefois et celle qui m'était réservée. Ce qu'Henriette m'avait dit des religieuses avait excité ma curiosité. J'étudiais dans des ouvrages sérieux l'histoire véridique de ces prêtres et de ces moines, que certaines gens aiment tant à calomnier. J'y apprenais les grands, les immenses services que les corporations religieuses ont rendus aux lettres, aux arts, aux sciences, à l'agriculture, et je m'indignais de l'ignorance ou de l'insigne mauvaise foi des hommes, qui, dans un but honteux d'ambition personnelle, trompent le peuple, et l'entraînent par leurs mensonges dans la voie du mal. L'aumônier, toujours aussi bon, me donnait les explications que je lui demandais, et avait l'extrême complaisance de corriger les résumés que j'écrivais, plus encore pour l'instruction de mes enfants que pour ma propre distraction. Entre les visites de ma femme, l'étude et les conversations, le temps marchait à grands pas. Nous étions arrivés en avril, le mois des fleurs et des travaux des champs. Le visage collé à ma grille, j'aspirais à pleins poumons l'air pur qui m'arrivait tout imprégné du parfum du lilas et de cette odeur de terre humide que nous aimons tant à la campagne ; parfois une hirondelle rasait ma fenêtre, et me jetait au passage son cri joyeux comme pour m'annoncer le printemps, puis elle décrivait de grands cercles dans le ciel bleu, et disparaissait pour revenir bientôt après, toujours vive et joyeuse. Quel bonheur que la liberté ! me disais-je en suivant ses capricieux zigzags, pourquoi faut-il l'avoir perdue pour l'apprécier à sa juste valeur ? Parfois aussi un chant de garçonniers partait pour les travaux, montait à ma chambre. La pioche au fer brillant posée sur l'épaule, les reins serrés dans leurs ceintures rouges, leur pain sous le bras, et quelques goussets d'ail dans la poche, ils allaient aux champs contents de leur sort, sans regret de la veille, sans souci du lendemain, et passaient sans penser à nous au pied de la prison. Il me semblait qu'hirondelles et ouvriers m'appelaient, mais hommes et oiseaux s'éloignaient, et je n'entendais que le pas lent et régulier de la sentinelle, que le tintement des clefs du geôlier.

Je commençais à me faire à la vie de la prison, la confiance d'Henriette me gagnait peu à peu, et j'oubliais que mon châtiment n'avait pas encore commencé. Le réveil fut terrible. Le 6 avril, au moment où l'horloge de la prison sonna dix heures du matin, les éperons des gendarmes et leurs grands sabres résonnèrent sur le pavé, les portes s'ouvrirent, les geôliers firent l'appel, on nous attacha deux à deux ; des soldats, la batonnette au bout du fusil, nous enfermèrent entre leurs lignes, et le lieutenant commanda : En avant ! Quelle journée ! je vivrais des siècles que je ne l'oublierais pas. A la grande porte, un escadron de cavalerie nous attendait. Une foule énorme attendait notre sortie ; des gendarmes, des sergents de ville et tout un bataillon de la ligne pouvaient à peine contenir les curieux.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.